

Mes palaces

« Brigitte... Toujours au fond des cafés... » Suivant l'exemple de Brigitte Fontaine, je me réfugie souvent au fond des cafés parisiens. J'y passe des heures. Sauf qu'on ne pourra bientôt plus y fumer. On va aller où, Brigitte ?! Tu sais, toi ? Dans les palaces ?! M'est avis que ce serait pire, non ? Je me méfie des palaces. J'ai toujours fait figure d'intrus pathétique dans les palaces...

Il y a quelques années, j'ai gagné « *un séjour d'une semaine dans la ville européenne de votre choix, avec la personne de votre choix.* » Je l'ai déjà écrit ici même : j'apprécie assez peu les voyages. À moins qu'ils ne présentent un lien quelconque avec mes livres. Grand luxe que je m'octroie. Bref, pour le coup, je me suis retrouvé avec une escapade sur les bras et, culpabilisé par ma perplexité, j'ai immédiatement appelé A. pour l'informer que je la kidnappais et que lui revenait la joyeuse charge de choisir une destination. Elle a opté pour Lisbonne.

À l'aéroport, un conducteur de taxi nous attendait, charmant et francophone (les portugais sont charmants et francophones, cela dit j'aurais pu les trouver charmants même s'ils n'étaient pas francophones). L'hôtel : juché en haut d'une avenue cossue, sombre et massif. J'en ai refoulé le nom depuis. Et pour cause : un palace. Ou plutôt : un sur-palace. Avec probablement vingt-deux étoiles. Exactement comme dans la chanson de Brigitte, toujours elle : « *Hautes les glaces, couloirs géants, parquets cirés, plateaux d'argent et barres lustrés... Vastes salons, fauteuils cosy, rideaux profonds, tenues du soir et room service...* » Après qu'une jeune femme (belle, bien habillée et charmante) nous eut accueillis à la réception, un jeune homme (beau, bien habillé et charmant) a insisté pour monter nos bagages et nous guider jusqu'à notre chambre. Je me suis dit qu'il était sans doute urbain de lui laisser un pourboire, conséquent si possible (il nous faudrait bien singer la grande vie pendant quelques jours). Il me restait la monnaie du taxi. Je lui remis donc toutes mes pièces. Une pleine poignée. Il n'eut pas l'air si ravi que ça (les riches laissent des billets, pensai-je trop tard). A. partit alors d'un fou rire et me fit remarquer que j'étais toujours aussi malhabile avec les chiffres, l'argent et les conversions : en dépit du nombre de pièces que je lui avais glissées dans la main, je venais de remettre l'équivalent d'un franc cinquante au pauvre garçon. Dépité, je demandai immédiatement à A. de m'expliquer comment convertir la monnaie portugaise en francs, histoire de ne pas renouveler cet acte grossier. Je tentai quelques calculs rapides pour

m'entraîner mais décidai de laisser les cordons de la bourse à A. pour le restant de notre séjour.

La chambre – dixième étage, vue sur l'Alfama – faisait approximativement soixante-dix mètres carrés et la salle de bains avait les dimensions de mon appartement parisien. On aurait pu prendre un bain à quatre et dormir à cinq. Qui allait-on trouver à Lisbonne pour occuper tout cet espace ?

Inutile de préciser que notre tenue négligée nous valut au restaurant des regards assez méprisants de la part de la clientèle. Je conseillai à A. d'adopter une spontanéité dégagee et vaguement condescendante, genre « couple de rock stars » : « Imagine Pete Doherty et Kate Moss dans un palace. Ils doivent arborer des fringues bien plus trash que nous. Des trous dans les jeans et j'en passe... » « Sauf qu'on n'a pas du tout la tête de Pete Doherty et Kate Moss », me répondit-elle à raison. « En plus, les trous dans les jeans de Doherty et Moss coûtent très chers, ça se voit que les nôtres sont juste des trous d'usure. » Deux fois raison. Nous gardâmes contenance vaille que vaille (je trouve que le passé simple a toute sa place dans ce récit), partagés entre notre rôle de composition et le mouvement frénétique de nos yeux, avides de détailler chaque parcelle de cet endroit tout de même fort bizarre.

J'avoue que nous ne nous sommes pas attardés plus que ça dans les multiples salons du palace, préférant nous glisser dans une foule touristique qui, à notre corps apparent (quoi que défendant), nous ressemblait davantage. Troublé sans doute par tant de schizophrénie, je tentai d'emmener A. à la plage, sur la Costa da Caparica. Un petit train nous laissa au milieu d'une cohorte de nudistes et nous terminâmes à pied, soucieux de retrouver des vacanciers plus pudiques. Ah oui, je me souviens aussi du dernier soir : je zappais pendant que A. faisait sa toilette et découvris une chaîne porno. J'appuyai sur OK pour faire une mauvaise plaisanterie à A. Mais impossible de revenir en arrière, changer de chaîne ou quoi. Une information – en haut, à droite de l'écran – précisait que le film me serait facturé et – pour plus de facilité et de confort – serait directement ajouté à ma note. J'éteignis le téléviseur d'un geste rageur comme l'autruche plonge sa tête dans un trou. Le jour du départ, je freinai des quatre fers pour aller régler les suppléments, honteux à l'idée de passer devant la jeune femme de la réception (belle-bien-habillée-et-charmante) pour un garçon de vingt-quatre ans déjà contraint d'asséner à son amoureuse des pornos pour passer une bonne nuit... Avant de quitter la chambre, A. proposa de voler les peignoirs. Je lui fis une scène, convaincu que l'hôtel ponctionnerait des millions sur mon compte.

Curieusement, le film porno ne figurait pas dans la liste des suppléments. Et je pense que nous aurions pu bel et bien voler les peignoirs sans être jetés en prison. Mais je ne sais pas voler. Je sais faire pas mal de choses peu recommandables mais pas ça.

Cela dit, ce petit voyage m'aura donné un peu d'aisance avec les palaces, et les hôtels en règle général. J'ai même une spécialité : fumer dans les hôtels non-fumeurs, contre vents et marées. Mais que ferai-je en janvier au fond des cafés... ?

Arnaud CATHRINE